

# Croiser le fer et faire couler le sang : Archie Mafeje – Un guerrier dans un double combat

## Introduction

Archie Mafeje s'épanouissait dans le débat. Il expliquait clairement ses positions en rassemblant ses arguments dans ses nombreuses attaques de front. Il se délectait des véritables confrontations d'idées, éclairées par des éléments probants et l'engagement qui lui permettaient de poursuivre son objectif avec une rare ténacité. « Ou vous êtes stupide, ou vous êtes atteint de malhonnêteté intellectuelle », aboya-t-il à un jeune enseignant de l'Université de Rhodes lors d'un dîner organisé chez moi à Grahamstown, il y a quelques années. Les autres invités étaient quelque peu abasourdis par sa grossièreté. Même si l'on ne peut pas dire que Mafeje aboyait plus qu'il ne mordait, il était également capable de mordre très fort, et son éloquence tout comme son érudition ne lui ont jamais fait défaut lors de ses nombreuses batailles intellectuelles. Ali Mazrui ressentit toute la férocité de sa morsure dans les pages du *Bulletin du CODESRIA* (1995:16) quand Mafeje fit la remarque ci-dessous qui est restée gravée dans ma mémoire comme une puissante métaphore présentant la discussion comme la guerre :

Je suis prêt à croiser le fer avec Ali Mazrui. Et s'il arrive que l'un de nous saigne, cela pourrait être perçu comme un sacrifice tardif aux dieux africains ou une invitation aux jeunes guerriers Africains.

Je ne me considère pas comme jeune, mais j'accepte l'invitation faite par Mafeje. C'est une invitation à double tranchant et périlleuse. Sachant tout simplement combien il détestait tout ce qui était banal, je dois faire preuve d'une extrême prudence pour ne pas tomber dans une grande platitude car ce serait un affront à son indéfectible dynamisme. Malgré le fait que Mafeje n'est plus de notre monde, je ne peux pas me départir du sentiment de peur qui m'habite en présence de son esprit. Il est bel et bien encore parmi nous à travers ses œuvres, ses mots, et les innombrables souvenirs que nous avons de lui. Par conséquent, non seulement je suis tenu de lui rendre hommage pour son inestimable contribution, mais également,

**Fred Hendricks**  
Université de Rhodes,  
Afrique du Sud

ne serait-ce que par respect pour lui, je m'efforce de le faire de façon à refléter un engagement crucial avec une petite partie de son recueil d'ouvrages. Le fait d'avoir connu Archie Mafeje en tant que personne impose une contrainte particulière sur tout engagement vis-à-vis de son œuvre. Il ne supportait pas les imbéciles. C'était un personnage extrêmement complexe et multidimensionnel qui nous a aidés à construire une approche unique de la connaissance de notre continent. Je voudrais évoquer deux seulement des très nombreuses facettes de l'homme dans cette contribution. Premièrement, j'utilise son style de débat pour symboliser comment, durant ses nombreuses années de recherche, il a essayé d'imposer des questions épistémologiques, théoriques et empiriques dans le processus de production de connaissances au sujet de l'Afrique, sur l'Afrique et de l'Afrique. Deuxièmement, je vais démontrer comment il a pu changer la perception que nous avons de l'Anthropologie en Afrique.

## La discussion c'est la guerre : le double combat de Mafeje

Durant ses dernières années d'existence, Mafeje avait commencé à violer certains principes fondamentaux d'épistémologie. Il le faisait de façon délibérée, ayant réalisé l'importance du sujet d'enquête comme problème de recherche plutôt que comme domaine prédéterminé de spécialisation ou de discipline. Toutefois, son souci n'était pas seulement d'être un simple producteur de connaissances. Son autre visage dégage un profond engagement politique pour l'idéologie panafricaniste consistant à réaliser une véritable émancipation politique, économique et culturelle des Africains. C'est précisément ce mélange du souci normatif de ce qui est bien pour l'Afrique avec son esprit d'analyse pointu qui faisait d'Archie Mafeje un esprit aussi brillant du continent.

Je voudrais me servir de la métaphore conceptuelle selon laquelle « la discussion c'est la guerre », d'après l'analyse de Lakoff et Johnson (1980:4) dans leur ouvrage *Metaphors We Live By* (traduit de l'anglais sous le titre *Les Métaphores dans la vie quotidienne*), pour contextualiser le style de débat de Mafeje et m'assurer que la bataille d'idées telle que conçue et pratiquée par Mafeje est placée dans un cadre convenable. Lakoff et Johnson (1980:4) ont énoncé leur opinion à cet égard de façon très claire :

Il est important de se rendre compte que nous ne nous contentons pas de parler de discussions en termes de guerre. Dans une discussion, nous pouvons réellement gagner ou perdre. La personne avec qui nous discutons est un adversaire. Nous attaquons sa position et nous défendons la nôtre. Nous gagnons ou nous perdons du terrain. Nous élaborons et mettons en œuvre des stratégies. Si nous nous trouvons dans une position indéfendable, nous pouvons l'abandonner et choisir une nouvelle ligne de défense. Une bonne partie de ce que nous faisons en discutant est partiellement structurée par le concept de guerre. S'il n'y a pas bataille physique, il y a bataille verbale et la structure de la discussion – attaque, défense, contre-attaque, etc. – reflète cet état de fait.

La définition qu'ils donnent d'une métaphore est d'une simplicité captivante, « ... appréhender et faire l'expérience de quelque chose en termes d'autre chose » (1980:5). Me servant de la métaphore qui dit que la discussion c'est la guerre, j'essayerai de faire ressortir un des visages de Mafeje dans le débat. Il est clair que le discours verbal et la guerre sont deux choses tout à fait différentes, mais l'un est compris précisément dans les mêmes termes que l'autre. Le discours de Mafeje colle parfaitement à ce concept métaphorique. Ses polémiques sont imprégnées de métaphores de guerre, et en voici un exemple bien choisi : « Pour un Anthropologue », déclare Mafeje, « il est bien de se rappeler que s'il y a une chose que les primitifs ne savent pas, c'est comment se battre dans l'obscurité ». Je donne

cet exemple pour montrer les liens entre le style combatif que l'on retrouve dans les écrits de Mafeje, les différentes représentations d'expériences ethnographiques réelles et sa lutte pour comprendre comment il appréhende ses propres rencontres avec l'histoire.

Mafeje s'est engagé à combattre les images dénaturées produites et reproduites au sujet de l'Afrique par des étrangers, en se référant à la notion d'authenticité dans le cadre de ses pratiques ethnographiques. Ainsi, sa polémique n'est pas seulement belliqueuse, métaphoriquement parlant, mais elle est le prolongement d'un combat sur la manière dont l'Afrique pourrait être conçue, et comment les revendications africaines de ces conceptions pourraient être formulées.

Mafeje est un guerrier qui mène un double combat. Il est plongé à fond dans la lutte pour des idées sur l'Afrique qui doivent être produites par les Africains et pour les Africains. Il lie ce combat à un engagement profond à la libération politique et économique des Africains. Son armure ainsi que ses arguments doivent être examinés de façon minutieuse dans le but de déterminer leurs forces et faiblesses, pour que nous puissions étudier, collectivement, comment mener ce double combat. L'atout incontestable de Mafeje est son esprit pénétrant et sa capacité à transformer ses pensées les plus complexes en une prose irrésistible et élégante. Il a une combativité presque intrinsèque. D'ailleurs, c'est à l'occasion de ces débats d'intellectuels qu'il fait étalage de sa connaissance encyclopédique de l'Afrique.

Son plus grand point faible était le fait qu'il était seul dans son combat. Il n'a jamais coécrit une œuvre importante et sa collaboration avec d'autres s'est limitée à des domaines plutôt ésotériques et dont les résultats importaient peu en fait. En tant que guerrier des sciences sociales en Afrique, Mafeje choisissait très soigneusement son champ de bataille. Une des principales lacunes notées dans le répertoire impressionnant de ses écrits sur l'Afrique concerne l'Afrique du Nord. Étant marié à une Égyptienne avec qui il a eu une fille, Mafeje a passé une longue période de sa vie au Caire. Cependant, pratiquement à cause du syndrome de son exil, il a choisi de ne pas accepter l'Égypte comme patrie, et ne considérait certainement pas ce pays comme faisant partie de son laboratoire social. Cela demeure un problème constant par rapport à son pa-

nafricanisme. Étant donné que sa recherche n'a guère prêté attention au milieu culturel et politique d'Afrique du Nord, il a reproduit par inadvertance des idées sur une Afrique désagrégée et démembrée. Tout en vivant en Afrique du Nord pendant toutes ces années, son regard intellectuel était resté braqué sur l'Afrique subsaharienne uniquement.

Autant je respectais son intelligence, admirais sa brillante élocution et aimais sa compagnie, autant j'étais conscient que Mafeje était un homme plein d'amertume. « Quel mal y a-t-il à être amer ? » demandait-il fréquemment lors des conversations. En réponse, j'évoquais l'absence d'amertume chez Nelson Mandela après près de trois décennies passées dans les prisons du régime de l'apartheid. Mais, comme pour toutes les autres choses pratiquement, Mafeje était sûr de son amertume, ou du moins, il parvenait à donner l'impression d'être si sûr de lui. Son amertume avait des conséquences bénéfiques car à chaque fois qu'elle se glissait dans ses analyses, elle vivait le débat et lui permettait de se servir de son inclination à pousser les discussions jusqu'à leurs conclusions logiques et même au-delà. Il est clair que dans ce genre de polémique, l'équilibre est souvent sacrifié, mais cela nous a permis de réaliser l'objectif très important d'élargir notre champ de connaissance. Mafeje était manifestement conscient des conséquences de son style de débat. Dans sa polémique, il donnait au moins autant, et souvent plus, qu'il ne recevait. Il était prêt à s'exposer aux abus et attaques physiques, et il lui arrivait souvent d'être sérieusement meurtri, mais cela ne le détournait pas de ses idéaux panafricanistes ainsi que de ses objectifs de construire une communauté viable d'experts en sciences sociales sur le continent.

La voix de Mafeje est africaine sans aucune équivoque. Ses études occidentales ont pesé sur sa connaissance profonde des limites de la décolonisation. À maints égards, son œuvre précède et anticipe les types d'analyses qui ont émergé de l'école « subalterne » d'histoire basée en Inde, et qui portent sur la relation entre la lutte pour l'indépendance nationale et le colonialisme. Cette école n'a révélé que très peu de choses sur la raison pour laquelle le nationalisme n'a pas pu devenir l'antithèse du colonialisme, mais plutôt son imitation la plus grotesque. Mafeje essayait d'éviter ce genre de critique sévère dans ses écrits en s'assurant que

son projet est vraiment émancipateur et non pas compromis par l'association avec le colonialisme et l'oppression.

### **L'anthropologie en Afrique : qui sont ses auteurs et ses sujets ?**

En sa qualité de protagoniste du débat sur l'Anthropologie en Afrique, Mafeje fait étalage de toute l'étendue de sa pensée analytique, de sa vivacité d'esprit et de son engagement indéfectible en faveur du continent. Il nous a fait penser à l'Afrique d'une autre façon. Il ne fait guère de doute que son engagement acerbe découle de son dévouement inébranlable à une idéologie panafricaniste qui est la négation du discours eurocentrique. Comme il le dirait, l'argument de l'africanité est vraiment très simple. Les Africains devraient parler pour eux-mêmes, entretenir des idées sur eux-mêmes, apprendre à se connaître par leurs propres efforts intellectuels, faire leurs propres représentations et aussi, s'assurer de détenir le monopole des images que l'on donne d'eux et sur eux. Mafeje a joué un rôle central dans les revendications légitimes des Africains à écrire sur eux et à se connaître, et le débat sur l'Anthropologie peut être solidement ancré dans cette impulsion africaniste déterminante.

Le débat est un mélange tumultueux de la passion de Mafeje pour une connaissance encyclopédique du continent et son appréhension des détails complexes de la parade politique en Afrique.

Les étudiants d'Anthropologie africaine ne peuvent pas tous éviter de tomber sur le débat que Mafeje a tenu avec un certain nombre d'intellectuels et d'anthropologues. Le débat a été publié à juste titre dans le tout premier numéro de l'*African Sociological Review* en 1997, revue qui représente un effort visant à mettre en place une communauté d'experts Africains en sciences sociales qui se réfèrent à leurs propres travaux. L'étude approfondie par Mafeje de l'ouvrage de Sally Falk Moore intitulé *Anthropology and Africa* constitue une attaque frontale contre la manière dont la discipline est construite et structurée autour d'intérêts métropolitains. Il déconstruit les concepts essentiels de l'Anthropologie et révèle ce qui est caché – son fondement dans l'altérité. Il fait même plus que ça. Étant préoccupé par les revendications des Africains pour étudier, comprendre et interpréter leur propre réalité, il décrit la manière dont les supposés pères de la

connaissance anthropologique se positionnent vis-à-vis des supposés objets. Invariablement, en raison de son histoire et de l'importance politique et idéologique dont elle jouit en Afrique, notamment autour du concept de « tribu », d'après Mafeje, les pères étaient imprégnés d'un racisme blanc profondément enraciné. Mafeje s'est attaqué à la division classique des sciences sociales et a rattaché l'historiographie de l'Anthropologie directement à l'expérience coloniale. Il a lancé un appel constant à tous les anthropologues Africains les invitant à devenir des pères de la connaissance plutôt que de simples objets de celle-ci. Il a également insisté pour qu'ils s'impliquent pleinement dans une entreprise de production d'images, de compréhensions et d'analyses d'eux-mêmes et pour leur propre compte, plutôt que de se contenter de consommer ce qui est produit pour eux par d'autres personnes vivant en dehors du continent. Mafeje pense que l'Anthropologie est une discipline forcément basée sur l'altérité, sur le fait que les colonisateurs étudient l'autre, l'autochtone. C'est pour cette raison que l'Anthropologie est intrinsèquement limitée, et par conséquent, elle a été entraînée dans le gouffre par le processus de décolonisation en Afrique. Même si les anthropologues n'avaient pas disparu de façon soudaine, ils devaient se contenter de mener leurs activités au sein de départements universitaires communs, partagés invariablement avec la Sociologie. En réalité, c'est seulement en Afrique du Sud que l'Anthropologie a pu survivre en tant que discipline à part entière, ce qui a été très révélateur aussi bien pour la discipline que pour l'histoire coloniale de cette région.

Une question centrale des efforts de Mafeje est la base épistémologique de l'Anthropologie en tant que discipline en Afrique postcoloniale. Étant donné que le concept de tribu était un concept organisateur central dans l'Anthropologie coloniale, il est important d'insister sur la manière dont Mafeje le déconstruisait.

« Il est intéressant de noter », écrivait Mafeje dans son article très influent, « *The Ideology of Tribalism* », « que le mot tribu n'existe pas dans les langues autochtones d'Afrique du Sud ». À mesure qu'il se familiarisait avec les luttes anticoloniales menées à travers le continent et qu'il connaissait davantage les réalités sociales et politiques d'autres pays africains, il étendait cette formulation au reste du continent :

Combien de fois faudra-t-il souligner que le terme « tribu » n'a pas d'équivalent dans les langues africaines et que le concept « tribu » est une imposition coloniale en Afrique ? Ce qui est ethnographiquement reconnu est que les Africains, comme n'importe quel autre peuple, sont conscients du groupe linguistique et ethnique auquel ils appartiennent.

À propos de son appartenance ethnique, Mafeje a déclaré :

Que je sois Xhosa m'importe peu, je suis un noir d'Afrique du Sud. Peu m'importe d'être Xhosa, Zulu ou Tswana, ou quelque chose d'autre. Je suis juste bien dans ma peau. Si j'avais le choix, j'aurais plutôt préféré faire partie des Sothos que des Xhosas, simplement en raison de leur tempérament et de leur façon de faire. Je ne suis certainement pas engagé envers quelque chose qu'on appelle Xhosa.

Les points de vue de Mafeje cadrent avec l'explication qu'il a donnée à propos de politique et conflit ethniques. Il a passé un savon à Nnoli et à d'autres pour n'avoir pas fait l'analyse de l'ethnicité et pour avoir traité les groupes ethniques comme des choses en elles-mêmes, en suivant l'empirisme répandu dans les Sciences politiques américaines. Il a plutôt rejeté l'idée selon laquelle il existe des entités d'appartenance discrètes qui se forment de façon naturelle et que l'on pourrait appeler groupes ethniques en Afrique. Il a établi une distinction entre les groupes sociaux et les catégories sociales, dans laquelle les groupes sociaux sont caractérisés par des modes d'interaction sociale incontournables, par exemple les lignées ou les associations, tandis que les catégories sociales ne supposent pas du tout cette interaction régulière mais sont plutôt caractérisées par une identité commune, par exemple l'appartenance à la même religion. Mafeje soutient que l'ethnicité est liée à la compétition nationale pour le contrôle des ressources rares en réponse à la centralisation du pouvoir, plutôt qu'à des conflits locaux particuliers. Dans ce sens, le terme ethnicité connaît une dérivation récente, étant donné qu'il renvoie à un stratagème idéologique utilisé par les élites politiques pour générer des avantages tels que pouvoir et richesses. De ce point de vue, l'ethnicité ne représente pas quelque essence culturelle africaine préexistante, mais plutôt un moyen pratique de mobilisation politique pour les élites.

## Le guerrier aguerrri

En 2003, Archie Mafeje a animé la troisième édition de la conférence annuelle organisée en la mémoire de Z.K. Mathews à l'Université de Fort Hare, dans le petit village d'Alice situé dans la Province orientale du Cap en Afrique du Sud. Ce fut véritablement une occasion propice. La première édition de ladite conférence qui s'est tenue en 2001 a été animée par le Président de l'Afrique du Sud, Thabo Mbeki, et la deuxième par l'ancien Président du Botswana Quett Masire. Archie Mafeje venait derrière ce plateau impressionnant. Il n'a pas déçu le public. Le guerrier se comporta comme dans une pièce de théâtre plutôt que dans une véritable bataille car le caractère formel de l'événement n'autorisait aucune réplique, aucun débat, ni même une discussion. Dans sa conférence, Mafeje, tout seul, évoqua la façon dont chacune des disciplines des sciences sociales était exercée en Afrique. Il aplatit toute l'Histoire d'un seul coup sur la tête. Il démolit l'Anthropologie d'un coup vicieux au corps. Il poursuivit en donnant un coup de poing à l'Économie, à la Sociologie, à la Science Politique et à la Philosophie. Même la Psychologie n'a pas été épargnée par ses attaques. À la fin de la représentation, Mafeje se tint debout, seul, parmi les ruines des disciplines qu'il venait d'anéantir.

J'ai pensé qu'il y avait une profonde contradiction dans tout cela. Tout en critiquant seul, de façon cinglante, tout ce qui a été fait en Afrique dans le domaine des sciences sociales, Mafeje continuait de prôner l'adoption d'une approche afrocentrique de notre sujet d'enquête. Il détestait également tout ce qui sentait l'Eurocentrisme. J'ai eu l'impression que Mafeje, le guerrier, menait en fait un combat très solitaire, puisqu'il était la seule personne digne d'être sur ses hautes cimes.

## Éloge à Mafeje

Nous sommes tous conscients que, dans un contexte marqué par la précarité des universités africaines, il est extrêmement difficile de développer un discours des sciences sociales en Afrique en encourageant la mise en place d'une communauté africaine de chercheurs en sciences sociales. Mafeje s'est chargé de nous rappeler comment l'ajustement structurel ainsi que plusieurs autres facteurs ont concouru à faire chavirer ces universités. Dans de tels circonstances et contexte, il faudrait s'attendre à ce que les sociologues africains soient tout heureux d'ap-

pliquer des idées et des concepts métropolitains sans les avoir soumis, au préalable, à un examen critique, et certainement, sans avoir mis au point des concepts qui se prêtent à l'étude des sociétés africaines. Les tentatives visant à indigéniser les sciences sociales en Afrique ont été inachevées, peu méthodiques et anecdotiques. À cet égard, il ne fait guère de doute que le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) et l'Organisation pour la recherche en sciences sociales en Afrique orientale et australe (OSSREA) apparaissent comme des signes d'espoir pour l'avenir des sciences

sociales en Afrique. Toutefois, leur champ d'action ne pourrait être suffisamment étendu pour atteindre les coins et recoins de la pauvreté intellectuelle sur le continent.

Plus que la plupart des intellectuels Africains, Mafeje a enrichi notre paysage intellectuel en se colletant avec les questions relatives à l'explication historique, à la manière dont il faudrait rattacher la science et l'idéologie au développement, comprendre les contraintes auxquelles l'état néocolonial est confronté en Afrique, combiner l'histoire sociale à l'expérience ethnographique, et, d'une façon générale, allier les quêtes in-

tellectuelles à l'engagement politique. Il représente la conscience collective des sciences sociales africaines, et en raison de la grande légitimité et crédibilité dont il jouit à travers le continent, il n'est pas surprenant qu'il ne soit pas aimé par ceux au dehors du continent qui souhaiteraient écrire sur l'Afrique d'une manière qui fausse les intérêts des peuples d'ici et leur porte préjudice.

Il est bon que nous honorions Mafeje en tant que guerrier intellectuel, afin de permettre aux jeunes générations de mesurer la profondeur et l'ampleur de sa contribution, et de s'inspirer de son irrévérence et de son esprit irrépressible.